

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Deux livres à lire et deux affaires à dénoncer

Adrien Thério

Number 7, August–September 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1977). Review of [Deux livres à lire et deux affaires à dénoncer]. *Lettres québécoises*, (7), 52–55.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Deux livres à lire et deux affaires à dénoncer

par Adrien Thério

## 1- Chronique des années perdues (Leméac) de Guy Frégault

Si je donnais un titre à ce texte, ce serait: *À tout Seigneur, tout honneur*. J'avoue que je n'ai rencontré Guy Frégault que quelques fois, je ne lui ai à peu près jamais parlé mais j'ai gardé l'impression qu'il était un peu raide aux entournures et que l'air de grand seigneur qu'il arborait n'aidait pas à la communication spontanée. J'ai toujours cru aussi qu'il s'imaginait que le Ministère des Affaires culturelles, c'était lui et je ne me trompais pas beaucoup puisque, lire cette *chronique* de Guy Frégault, c'est se faire convaincre lentement que ce Ministère, c'était vraiment lui. Il est bien possible que M. Frégault n'ait pas songé à nous avoir de cette façon, au départ. Mais engagé comme il l'a été, il ne pouvait pas éviter de se mettre en lumière. Il le fait cependant d'une façon assez extraordinaire. Et il n'oublie jamais, au détour d'un récit, de rendre justice à des douzaines de collaborateurs qui ont travaillé comme des forcenés pour arriver à bâtir ce Ministère. Guy Frégault a peut-être écrit ce livre pour se défendre un peu, en se donnant d'abord un autre prétexte. Mais la raison non invoquée et le prétexte se marient bien. Il appelle ce livre une «chronique des années perdues». Je le soupçonne d'avoir pris un malin plaisir à nous prouver qu'elles n'ont pas été perdues du tout. En tout cas, lisant ce livre, on est obligé de se dire que ces années de tâtonnements du Ministère des Affaires culturelles n'ont pas été inutiles. Il faut un commencement

partout. Il y a des commencements faciles. Il y en a d'autres difficiles. Le récit des premières années de cette maison de la culture aurait pu être facile si le gouvernement qui avait décidé d'ajouter ce Ministère aux autres avait tout de suite compris qu'il devait jouer un rôle important. Mais on voulait un Ministère pour la parure. Bourassa lui-même qui, en 76, parlait beaucoup de culture, s'en souciait fort peu. Dans des conditions pareilles, comment s'étonner qu'on tienne les grands commis de ce ministère pour des joueurs de flûte?

Or donc, Guy Frégault qui rappelle tout le travail, tous les efforts de dépassement de plusieurs de ses collègues, qui donne un bon coup de patte à quelques ennemis d'une façon un peu hautaine (sauf quand il parle des historiens de Montréal) Guy Frégault, dis-je, qui savait faire de l'histoire, de beaux livres d'histoire, sait aussi faire un récit. Et je me dis que c'aurait été fort dommage s'il n'avait pas donné suite à son idée de raconter ces premières années du Ministère des Affaires culturelles.

C'est un livre sur lequel on pourrait s'attarder longuement. Que je retiennent quelques idées qui se tiennent plus haut que les autres. D'abord les beaux passages où il nous rappelle que la civilisation tranquille n'est pas arrivée comme cela au pays du Québec, sans préparation. Car, il y a des gens qui croient encore que ce fut un miracle. Ce n'en était pas un. Le miracle, il s'était préparé lente-

ment dans les écoles, les universités, dans les bibliothèques. C'est le chapitre intitulé *Continuité* qui nous rappelle ces bonnes petites vérités:

«En 1945, les compagnons, parfois frères inconnus, de l'immédiate avant-guerre se retrouvent, se reconnaissent, le verbe déjà — ou encore — assez haut, dans les laboratoires, les bibliothèques, les salles de conférence que j'évoquerai vingt ans après: l'un en sociologie, où il est entré, dira-t-il, comme en religion; un autre, en science économique; un autre, en histoire; un autre, en science politique; un autre, en philosophie... Leur rigueur intellectuelle paraît assez rapidement empesée. Elle n'a toutefois pas amorti leur inquiétude des années 35, elle ne l'a que canalisée. Les livres de France auxquels ils restent fidèles parce qu'ils leur doivent leurs premières et essentielles clartés, voisinent dans leurs bibliothèques avec d'autres livres de France, maintenant plus spécialisés, et avec des travaux de maîtres américains, et aussi avec des revues et des ouvrages québécois, âprement discutés, souvent combattus, indispensables.»

On aura peut-être l'impression en lisant ces lignes que le livre de Guy Frégault ne raconte pas les premières années du Ministère des Affaires culturelles, que c'est plutôt un essai sur notre mentalité. Ce serait faux de le croire. Ce qui est vrai, c'est que M. Frégault se laisse porter très souvent

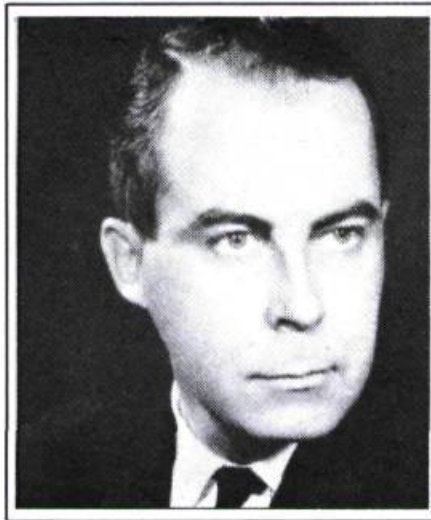
par son inspiration et nous oblige ainsi à une réflexion plus profonde que s'il ne faisait qu'enfiler des dates et des faits.

Un autre chapitre à relire, c'est celui qui fait l'histoire du *Livre blanc* du Ministère, préparé pendant que Pierre Laporte était là, livre blanc qui a passé, à certains moments, pour n'avoir jamais existé et qui a pourtant inspiré l'autre plus récent qu'on a appelé *vert*. Encore une fois, le récit est mené de main de maître et les citations sont bien choisies. Si j'en crois l'auteur, on avait beaucoup travaillé dans tous les coins du Ministère pour arriver à bâtir ce *Livre blanc*. Et c'est Guy Frégault qui, comme sous-ministre, a été non seulement le coordonnateur mais le grand maître d'œuvre de ce projet. Voici des élections. Voici un nouveau gouvernement. Voici un nouveau ministre. Et ce livre doit maintenant rester sur les tablettes. Les auteurs ont dû avoir l'impression, c'est sûr, qu'ils avaient travaillé pendant un an pour presque rien, qu'ils avaient perdu leur temps. Mais l'avaient-ils perdu? On peut se demander ce qu'aurait été le *livre vert* sans celui qui l'a précédé sans être publié. Mais évidemment, quand on a autant travaillé, il ne serait que normal qu'on voie un peu les fruits de tant d'efforts. Ce n'est pas toujours ce qui arrive. Ce qui se produit c'est que ceux qui viennent après, s'ils sont un peu habiles, peuvent se faire, à bon compte, un beau portrait public. Mais c'est un peu partout la même chose. Il faut que, dans les commencements, des gens perdent leur vie, pour que d'autres, dans la continuité, puissent réussir la leur. Les dieux sont injustes. Ils le sont depuis le commencement de l'humanité. Il y avait des passages à citer, de ce livre blanc et, page 166, M. Frégault nous en donne un important. À mon tour, j'en cite quelques lignes :

«Le rôle que doit remplir le gouvernement du Québec dans le domaine de la culture, est fondamentalement identique à celui que tout État moderne est appelé à jouer, demande toutefois à être précisé en raison des conditions sociologiques particulières qui, en milieu nord-américain, en com-

mandent l'exécution. Le Québec est le foyer national, le point d'appui d'un peuple prématurément coupé de ses sources.»

Il y a enfin dans ce livre, l'histoire de nos premières rencontres avec la France intitulé *France-Québec*. Ici encore l'auteur se laisse porter par son inspiration. Mais il est aussi très réaliste. Il montre que ces sortes de retrouvailles n'ont pas été faciles. Mais encore là, on parlait de rien. Nos délégués ont quand même rencontré en chemin des gens qui avaient le sentiment qu'ils étaient en train de préparer l'avenir plutôt que de faire le présent. C'est peut-être Malraux qui émerge ici comme le grand frère, à la main tendue. Mais d'autres aussi, des deux côtés, qui ont fraternisé, quelquefois difficilement,



pour que d'autres puissent le faire plus facilement. De dire l'auteur: «La coopération franco-québécoise est une chance historique, la plus grande sinon la seule que ce siècle nous ait offerte. Une communauté culturelle ne saurait vaincre le sous-développement sans exemple, sans appui et sans partenaire.» Non seulement, je suis d'accord avec cette réflexion mais je trouve que c'est dit avec élégance.

Ce n'est donc pas seulement l'histoire du MAC dans ses commencements que nous offre cette *Chronique des années perdues*, c'est surtout le discours d'un homme qui porte des jugements sur la pré-révolution tranquille, sur la révolution tranquille et sur le présent. Et pour moi, c'est par là surtout que ce livre est intéressant.

Le récit des difficultés du Ministère pour sortir de l'ornière, c'était le prétexte. Et le récit est bien ordonné. Et c'était une excellente idée de le faire. Mais il y a plus et c'est pour cette raison que je voudrais qu'on lise ce livre. Il y a des personnes qui vont gricher des dents en lisant cette chronique, mais s'ils croient que M. Frégault raconte les choses à sa façon, comme je serais porté à le croire, ils ont eux aussi le droit de parole. Qu'ils s'en servent.

Il reste que M. Frégault dans cette fresque parle très peu des écrivains et des artistes. On le lui a d'ailleurs reproché à plusieurs reprises quand il coordonnait tout. Il raconte même que quelques uns, huant le Ministère en public, lui auraient carrément dit que ce qu'ils voulaient, c'était de l'argent. Évidemment, la formule n'était pas très élégante. Était-elle si bête? C'est un fait qu'ici, les grands commis ont fait d'excellentes choses pour promouvoir la culture. Mais n'est-ce pas un fait aussi qu'ils songent rarement à tous ceux qui font que cette culture est vivante? Et ceux-là, ce sont les créateurs. Voici un exemple pour illustrer mon propos. On donne des millions au théâtre, aux troupes de théâtre, chaque année, pour faire en sorte que le public ait accès à cette forme de culture. Bon, très bien, je suis d'accord. Dans le même temps, la plupart de nos dramaturges mourraient de faim qu'on s'en crisserait éperdument. C'est pour cette raison qu'on ferait bien de repenser un peu à ces notions de culture. Qu'on ferait bien de penser un peu plus à tous ceux qui la soutiennent de leur travail, avant qu'elle puisse se promener au pays et ailleurs. Les artistes qui disaient carrément qu'ils voulaient de l'argent, quoi qu'en pense M. Frégault, n'avaient pas tort. Ils étaient tannés de se faire oublier. Ils étaient tannés de passer pour des vauriens, des minus habens. Malheureusement, les temps, à cet égard, ont très peu changé. La preuve, si vous la voulez, elle est là dans le montant dérisoire des bourses qu'on distribue à ces gens-là, pour qu'ils se la ferment un petit bout de temps. Et je ne crois pas que M. Frégault, au Ministère, ait insisté beaucoup et

souvent pour faire comprendre à ses collaborateurs que la culture ne pouvait exister sans créateurs et changer l'idée qu'ils se font encore de ces derniers. Nous avons encore un bon bout de chemin à faire. Dans une société comme la nôtre, c'est par les intermédiaires qu'on prend contact avec la culture et en conséquence, la plupart du temps, ce sont les intermédiaires qui passent pour avoir du génie au dépens des créateurs. Et c'est eux qu'on récompense d'abord. Je soupçonne M. Frégault d'aimer mieux les grandes compagnies qui reçoivent les millions allègrement que les artistes ou les créateurs qui crient qu'ils ont le droit de vivre eux aussi.

Ces réflexions n'enlèvent rien au texte de M. Frégault. Et si j'avais plus d'espace, j'offrirais ici aux lecteurs des pages entières de citations. Les deux plus belles, à mon goût, ce sont celles (82-83) qui terminent le chapitre *Situations*. Je vous en donne un avant-goût:

«Sortir du sous-développement n'est sans doute pas impossible. Mais que d'obstacles à surmonter! Celui de l'ignorance, d'abord, ou plutôt du refus de savoir; comment un peuple déjà humilié par l'histoire, à qui toutes sortes de chanteurs de charme ont fait croire que, matériellement inférieur, il l'emporte par sa culture, peut-il, sans tomber dans le désespoir, être amené à voir que non seulement il ne brille pas plus que les autres dans le domaine où il s'attribue la supériorité, mais que, doté d'équipements insuffisants, il prend et prendra tous les jours un retard croissant? Celui de la vanité ensuite...»

En fermant ce livre, on se dit que ces années n'ont pas été perdues, que tout ce travail accompli dans l'obscurité, est en train de porter des fruits. On rendra gloire aux travailleurs du moment. C'était une excellente chose que M. Frégault dise qu'il y eut des ouvriers à l'oeuvre avant eux.

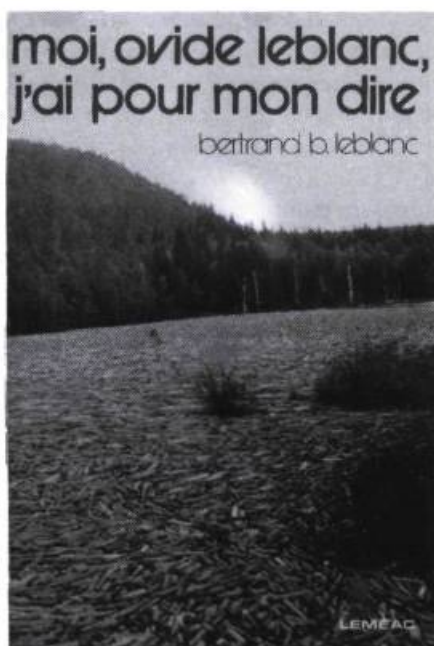
## 2- Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire (Leméac)

de  
Bertrand Leblanc

Nous arrivent quelquefois des livres qui ne sont ni des romans ni des poèmes, ni des essais, des livres qui n'entrent dans aucune catégorie définie. Il arrive aussi que certains de ces livres soient beaux et qu'on ait envie de dire aux autres: lisez-les. C'est ce que j'ai envie de dire à tout le monde, ou plutôt que j'avais envie de dire (car il y a un bon moment que je l'ai lu) quand j'ai eu fini de lire *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire* dont l'auteur s'appelle Bertrand Leblanc. Ce livre, les éditions Leméac nous le présentent comme un roman. Ils auraient pu mettre «récit» et c'aurait tellement été plus facile à accepter. Car, le récit, il me semble, essaie de conserver une apparence de choses vécues, d'histoire qui nous est vraiment arrivée. C'est d'autant plus cela que l'éditeur (il faut lire l'auteur) précise avant de commencer, à la page 8: «Ovide Leblanc, le héros de ce roman (lire le narrateur) a réellement existé. Il a vécu dans la vallée de la Matapédia. Et c'est lui qui parle par la plume de l'auteur. Nos avons donc conservé toute la couleur du parler gaspésien.»

J'ai envie d'être méchant et de dire qu'il y a un beau mensonge dans cet avertissement. L'auteur aurait conservé «toute la couleur du parler gaspésien». Si on avait dit qu'on a essayé de conserver, j'aurais été d'accord. Et cet Ovide Leblanc parle probablement une langue qui se rapproche du parler gaspésien. Mais ce n'est pas tout à fait cela. Je vous en donne toute de suite la preuve. Page 91: «Des grands bouts je me parle tout seul! Les gardes vont penser que je suis troublé, mais je m'en sacre.» S'il avait conservé «toute la couleur du parler gaspésien», il aurait dit: «Des grands *boutes* je me parle *tu seul*. Les gardes vont penser que *j'sus troublé*, mais *j'm'en sacre*.» Dans le fond, je suis en train de chercher la petite bête car l'essence du parler gaspésien y est. Les expressions y sont. Les anglicismes y sont. Certains jurons aussi. Et je suis sûr qu'il y a des faiseurs de dictionnaires qui vont aller étudier ce texte de près d'ici quelques années. Mais ce n'est pas particulièrement aux linguistes que je conseille de lire ce livre. Je le conseille à tous ceux qui veulent lire un bon récit, un excellent récit, dans une langue un peu spéciale mais somme toute facile à comprendre. Et si j'insiste pour dire que j'ai beaucoup aimé ce livre, c'est parce que j'y trouve une tranche de civilisation québécoise. L'auteur s'est mis dans la peau de son oncle ou de son grand oncle, je ne sais plus, pour reconstituer les principaux événements de cette vie d'un vieil homme qui attend la mort à l'hôpital. Il faut dire qu'il a une bonne mémoire. Il s'en est passé des choses dans sa vie. Le chapitre trois, au moment où le narrateur revient au village, après un hiver passé *sur l'Abitibi*, est une des meilleures réussites du livre:

«Dans ce temps-là, on aurait dit, des fois, que plus tu faisais de si-magrées, plus t'avais de chances de te sauver. J'ai connu des bonnes femmes, moi, qui tenaient leur



livre d'église comme les grosses compagnies tiennent leurs ledgers.

(...).

Faut dire qu'y avaient de quoi s'amuser, les dames de Sainte-Anne, pis les Patronesses... Y avait le mois de Marie, le mois du Sacré-Coeur, le mois des morts, le premier vendredi du mois, la prière du matin, pis du soir, l'angeluce, les grâces, les itanies, les neuvaines, le chapelet à la radio, (avec l'évêque, tu pouvais pas manquer ça) le rosaire tout seul, le chemin-de-croix, les quarante-heures, les oeuvres de miséricorde, le jeûne, les cendres, les râteaux, les oraisons jacul... quèque chose là, la messe tous les matins, ben entendu, les Vêpres le dimanche, le Salu du Saint-Sacrement à travers ça, les nuits à veiller l'Ostensoir, les veillées au corps, les processions, les reposoirs, les retraites de paroisse, pis les farmées. Les barlans pour les oeuvres, les courvées pour ceux qui avaient passé au feu, les femmes à relever, l'heure sainte.»

Qui viendra nous dire maintenant que la civilisation dans laquelle nous avons été élevés (car tout cela, c'est hier seulement) ne baigne pas dans des odeurs catholiques et romaines? Spirituelles et chrétiennes, ce serait osé de le dire. Mais le fait est que la religion, bonne ou mauvaise, était présente partout. Et c'est bien cela que l'auteur fait ressortir ici et qui fera la joie des sociologues et de d'autres qui s'intéressent aux moeurs et à leur évolution.

Le chapitre quatre nous dit comment cela se passait dans les chantiers. Cela non plus, ce n'est pas si loin. Ça existe peut-être encore. Bertrand Leblanc doit avoir une oreille extraordinaire pour avoir pu reconstituer toute cette histoire, à partir du moment où «on prenait les chemins de wagines pis on montait comme ça, vingt, vingt-cinq milles plus haut, des fois plus.» Je doute en effet qu'il ait lui-même connu les chantiers. Il nous a donné il y a quelques années *L'art de porter la redingote* qui me dit qu'au lieu de partir pour les chantiers, il est parti, à l'approche de l'âge d'homme, pour le séminaire. Mais c'est justement là sa réussite: d'avoir pu se mettre dans la

peau de l'autre et de le raconter aussi merveilleusement.

On a comparé ce livre à *Moi, Pierre Huneau* de Yves Thériault. La comparaison tient si on ne va pas trop loin. Il s'agit de deux vieux qui se racontent. Mais ils le font dans un style tout à fait différent. Leur vie ne se ressemble pas du tout non plus. Je ne saurais dire lequel des deux, j'ai le

mieux aimé. Dans *Moi, Pierre Huneau*, c'est vraiment l'art romanesque du conteur qui m'a retenu. Dans *Moi, Ovide Leblanc*, c'est le côté civilisation.

En tout cas, *Moi*, Adrien Thério, je vous dis que Bertrand Leblanc a beaucoup de talent. S'il ne veut pas écrire de romans, qu'il se mette à écrire des récits. J'en serai tout aise.

## Et deux affaires à dénoncer

Comment comprendre que depuis quelques mois il se soit publié autant d'articles pour vanter le dernier livre de Naïm Kattan qui s'appelle *La traversée*? Car tous ceux qui ont lu ce livre, s'ils ont le moindre jugement littéraire, savent qu'il s'agit de petites nouvelles sans couleurs et superficielles. L'auteur situe l'action de chacune d'elles au pays. Au Québec surtout. Si M. Kattan a voulu nous prouver avec ces récits soi-disant québécois ou canadiens qu'il s'est bien intégré à son pays d'adoption, il se trompe grandement. Si elles prouvent quelque chose, ces nouvelles, c'est que l'auteur peut très bien connaître le pays, peut se sentir en sympathie avec lui, mais qu'il n'a pas encore réussi à en percer la moindre épaisseur. En résumé, tout ce qu'il y a de plus superficiel. Mais la plupart des critiques officiels ou officieux y vont de leur article pour chanter les louanges de l'auteur de ces nouvelles. Qu'est-ce qu'ils veulent? Des bourses, des subventions? Car tout le monde sait que M. Kattan est le grand distributeur des argents du Conseil des Arts du Canada. Et M. Kattan a bien des tours dans son sac

quand il ne veut pas subventionner tel livre ou telle revue. J'en sais quelque chose. Mais est-ce une raison pour se mettre à plat ventre devant lui et le flatter dans le sens du poil? Il y a des limites quand même! Si encore on s'était fait aller la plume quand M. Kattan a publié *Adieu Babylone*, je n'aurais certes rien à dire. *Adieu Babylone* est un excellent récit qui méritait encore mieux que ce qu'on en a dit. On est en train de faire accroire à l'auteur que son dernier est meilleur que le précédent, alors qu'il n'y a pas de commune mesure entre eux. Et si l'on croit que je m'attaque à *La traversée* pour d'autres raisons que littéraires, je dirai que je suis prêt à relire *Adieu Babylone* et faire un article pour montrer pourquoi ce récit est vraiment réussi. Comme M. Vanasse l'a déjà dit dans cette revue, il faudra qu'une autre revue me le réclame. Mais *La Traversée*, non et non. Et qu'on cesse de faire marcher les gens!

L'autre affaire  
au prochain numéro  
Adrien Thério